

© Roller

Michel Schneider France

Le livre dont le psychanalyste est le héros

L'auteur

Né en 1944, **Michel Schneider**, écrivain et critique littéraire, a été directeur de la musique et de la danse au ministère de la Culture de 1988 à 1991. Il est l'auteur de *La Comédie de la culture* et de plusieurs ouvrages sur la musique, notamment *Glenn Gould piano solo*, *Prima donna*, *Musiques de nuit*. Il a reçu le prix médicis de l'essai en 2003 pour *Morts imaginaires* et le prix Interallié 2006 pour *Marilyn dernières séances*.

L'œuvre

- La confusion des sexes* (Flammarion, 2007)
- Marilyn, dernières séances* (Grasset, 2006 – « Folio », 2008)
- Morts imaginaires* (Grasset, 2003 – « Folio », 2005)
- Big Mother. Psychopathologie de la vie politique* (Odile Jacob, 2002 – Poches Odile Jacob, 2005)
- Musiques de nuit* (Odile Jacob, 2001)
- Prima donna, Opéra et inconscient* (Odile Jacob, 2001)
- Maman* (Gallimard, 1999 – « Folio », 2005)
- Baudelaire, les années profondes* (Seuil, 1994)
- Bleu passé* (Gallimard, 1990)
- Je crains de lui parler la nuit* (Gallimard, 1991)
- Un rêve de pierre. Le Radeau de la Méduse. Géricault* (Gallimard Collection L'Art et l'Écrivain, 1991)
- La Comédie de la culture* (Seuil, 1993)
- La tombée du jour. Schumann* (Seuil, 1989 – « Points-Seuil », 2005)
- Glen Gould pianon solo* (Gallimard, 1998 – Gallimard « l'un l'autre », 1995)
- Blessures de mémoire* (Gallimard, 1980)

La presse

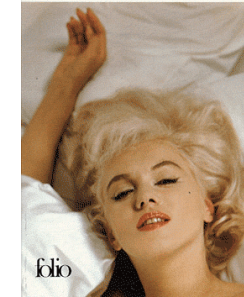
« Michel Schneider a écrit un roman passionnant ; qui est aussi un essai passionnant, à travers une enquête et une documentation passionnante. »

Philippe Sollers, *Le Nouvel Observateur*

Zoom

Marilyn, dernières séances (Grasset, 2006 – « Folio », 2008)

Michel Schneider
Marilyn
dernières séances



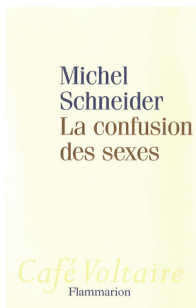
Trente mois durant, de janvier 1960 au 4 août 1962, ils formèrent le couple le plus improbable : la déesse du sexe d'Hollywood, Marilyn Monroe, et le psychanalyste freudien strict, Ralph Greeson. Elle lui avait donné comme mission de l'aider à jouer au cinéma, de l'aider à se lever, de l'aider à ne pas mourir. Il s'était donné comme mission de l'entourer d'amour, de famille, de sens, comme un enfant en détresse. Il voulut être sa peau, mais pour avoir été la dernière personne à l'avoir vue vivante et la première à l'avoir trouvée morte, on l'accusa d'avoir eu sa peau.

« Je suis une vraie blonde, disait Marilyn à Truman Capote. Mais personne ne l'est naturellement comme ça. » Ce roman est comme les cheveux de Marilyn, vraiment faux. Contrairement à l'avertissement désuet des romans et des films, ici, tous les personnages évoqués et les faits rapportés ont existé. Les citations de leurs récits, notes, dictées, lettres, films, articles, entretiens, livres, etc., sont leurs propres mots. « Mes premiers plans sont inventés et mes fonds réels », disait Flaubert à propos de *L'Éducation sentimentale*.

« Arrivé au bout de ce livre magnifique, le lecteur a envie de dire 'Encore une !'. Mais c'était bien la dernière prise. »

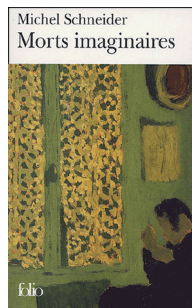
Joseph Macé-Scaron, *Epok*

La confusion des sexes (Flammarion, 2007)



Chaque sexe se prend pour l'autre de peur de se prendre l'un l'autre. Voulons-nous vraiment que le socialisme moral et politique nous délivre de la sexualité ?

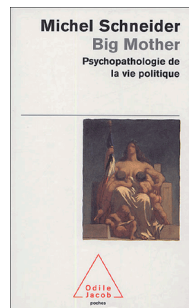
Morts imaginaires (Grasset, 2003 – « Folio », 2005)



« Je tiens ici le registre des morts imaginaires d'écrivains réels. J'ouvre le rideau au moment où *La commedia è finita*, ce qui n'est pas forcément un mal, si j'en crois plusieurs de ces mourants, écarquillés devant la merveille d'une robe qui bruit : alors, la vie leur apparaît toute neuve. »

Avec émotion et érudition, Michel Schneider traite, à travers trente-six portraits d'écrivains saisis dans leurs derniers instants, de l'expérience la plus commune, la mort. Une certaine histoire de la littérature, où les derniers instants de Pascal, Kant, Flaubert, Rilke, Zweig, Buzzati et tant d'autres sont comme l'ultime révélateur de la vie.

Big Mother. Psychopathologie de la vie politique (Odile Jacob, 2002 – Poches Odile Jacob, 2005)

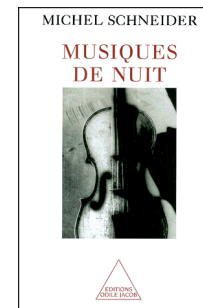


La France est malade de sa politique comme certains enfants de leur mère : dirigeants n'osant plus diriger, citoyens infantilisés attendant tout de l'État. Où sont les pères ? Est-ce la fin de la référence paternelle et de l'ordre symbolique ? Big Mother ne doit pas nous ôter « le trouble de penser et la peine de vivre. »

« Il ne s'agit pas de choisir entre une mère totalement dévouée et un père interdicteur, mais bien de rompre avec l'infantilisation. Ce que tente cette passionnante et habile étude clinique des passions politiques. »

Le Monde de l'Éducation.

Musiques de nuit (Odile Jacob, 2001)



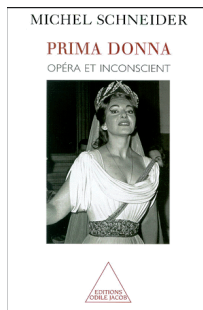
Comme la musique, la psychanalyse est un art d'interprétation.

Mais on ne trouvera pas ici de déchiffrement de l'inconscient des œuvres musicales ou d'analyse de leurs auteurs. Il s'agit plutôt de l'autre sens du mot interpréter : jouer un morceau, en donner

sa version, le dire dans sa propre langue en espérant qu'elle sera entendue par d'autres. Ce livre s'adresse à ceux pour qui la musique n'est pas une question de savoir, de culture ou de distinction, mais qui entrent en elle comme dans la nuit.

Ceux qui entretiennent avec toutes choses des relations musicales inconscientes. Ceux qui cherchent en elle non l'avoir, mais l'être. Ceux pour qui, disait Nietzsche, « la vie sans la musique serait une erreur. »

Prima donna, Opéra et inconscient (Odile Jacob, 2001)



Je chante, je meurs. Je meurs en chantant. Voilà tout l'opéra. Il est né il y a quatre siècles, à cet instant de l'Orfeo de Monteverdi (1607) où se prononce cette phrase : *É morta !* Son histoire est celle d'un deuil impossible. Faire revenir la Prima Donna, retrouver

la voix perdue, franchir le Léthé séparant le langage de la musique. Chaque opéra illustre ce mythe et ce chagrin. Tout comme le jeu d'Orphée arrache la morte aimée à la captivité des Enfers, l'opéra, en élevant son chant des mots et des morts, transporte ses personnages au-delà de leur destin.

Fatale maladie, il s'adresse au plus obscur, au plus tendre, au plus sinistre de nous-mêmes. Il éveille l'enfant méchant, excite le despote terrorisé, émeut le délaissé anéanti. Il chante la douleur de désirer.

Maman (Gallimard, 1999 - Gallimard « Folio », 2005)



« Entre maman et son petit Marcel se consommait l'insignifiance légère du langage.

Par sa lecture, la mère devenait la loi intérieure, dépliant les mots comme des étoffes, chantant les noms si beaux et nus des personnages de roman, ouvrant des phrases pareilles à des chambres. Puis, un jour, elle mourut. Il écrivit. Pour elle : si quelqu'un était bien son genre, et valait la peine de lui dédier sa vie entière comme à son plus grand amour, c'était bien maman. Contre elle : s'il n'avait pu, à force de travail, de haine et de désir, s'en détacher, Marcel ne serait jamais devenu Proust.

Il serait resté le "petit loup" qui montre ses petits papiers à sa petite maman, pour lui dire : "Reviens." La Recherche est une longue lettre adressée par Marcel à maman pour lui dire que, finalement, elle n'était pas son genre. » M. S.

Bleu passé (Gallimard, 1990)

« *Aux ombres, pour qu'elles se taisent.* Je crois qu'on écrit pour ses fantômes. Pour qu'ils cessent de revenir. » M. S.

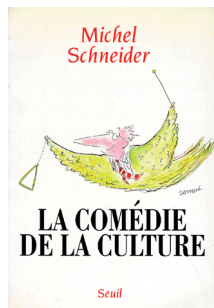
Je crains de lui parler la nuit (Gallimard, 1991)

Un jour, une inconnue lisant dans un compartiment de train, Antoine Forger la regarde. Un voyage de six heures commence, une passion de six mois, pour ce guetteur mélancolique qui goûte beaucoup les femmes et beaucoup de femmes. Il pleure le siècle où, pour se séduire, on portait des dominos. Il eût choisi le noir, la couleur du désir.

Antoine joue sa dernière partie. Sara fait revenir les années profondes, la France de plomb des années 1970.

Finalement, il aimerait aimer. Dans les comédies qu'il joue avec ses ombres errantes et ses fauvettes plaintives, il a le regret d'un temps où l'amour était moins facile à faire et moins difficile à dire.

La Comédie de la culture (Seuil, 1993)



« Il y a en France un ministère de la Culture, singularité dans une démocratie.

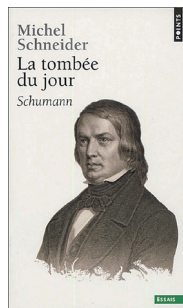
Depuis 1981, ses interventions se multiplient : événements, marchandises, consommations, la culture semble diverse et vivante. N'est-ce pas l'inverse ? La fièvre indique

un malaise. Au-delà d'une critique de la culture de cour, avec ses mœurs, grimaces, travers et ridicules, il faut analyser les tensions qui toujours existent entre art et politique, culture et pouvoir. Car, menée par la gauche ou la droite, la politique culturelle recèle des risques.

Les arts ont peut-être le ministère qu'ils méritent, et le ministère les artistes qui le justifient. Que l'art divorce d'avec le sens, la forme, le beau, qu'il ne dise plus rien à personne, qu'il n'y ait plus d'œuvres ni de public, qu'importe, du moment qu'il y a encore des artistes et des politiques, et qu'ils continuent de se soutenir : une subvention contre une signature au bas d'un manifeste électoral.

Le rideau tombe, il faut juger la pièce. Ministère de la Culture ? Non, gouvernement des artistes. Mais on ne gouverne pas la culture, et elle n'est pas un moyen de gouvernement. Rien n'est pire qu'un prince qui se prend pour un artiste, si ce n'est un artiste qui se prend pour un prince. » M. S.

La tombée du jour. Schumann (Seuil, 1989 – « Points-Seuil », 2005)



Schumann est au soir de sa vie quand sa création est obscurcie par la folie. Au soir qui toujours avait coloré sa musique - singulièrement celle pour piano -, cette musique attirée vers le bas, le déclin, la dépression.

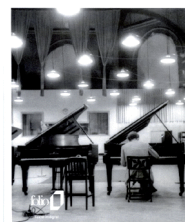
Le soir schumannien ne parle - sans mots - que d'une seule chose : la douleur, ici

nettement opposée à la souffrance. Douleur qui prend les visages, ou les masques, de la disparition, du langage perdu, de l'étrangeté, de l'intime, des lointains.

La musique y apparaît comme cette voix légèrement fêlée ou voilée, loin du pleur comme de la plainte, qui sans cesse retombe à la nuit. C'est elle, la tombée du jour.

Glen Gould pianon solo (Gallimard, 1998 – Gallimard « l'un l'autre », 1995)

Michel Schneider
Glenn Gould
piano solo



« Mais ce jour-là, lors de son dernier concert donné à Chicago le dimanche 28 mars 1964, quelque chose s'était effondré dans le troisième mouvement de la Sonate opus 110 de Beethoven, quand se déplore le Klagender Gesang, le chant de douleur. Il n'avait pu faire le crescendo qui sous-tend la plainte. Il ne pouvait faire cela. Pas devant eux, les deux mille qui regardaient, attendaient la fin. C'était comme se dévêtir, ou mourir. Il fallait se cacher. Il savait que la fugue allait venir très vite, où il pourrait se masquer de sérénité. Mais il reviendrait aussi, encore, voilé, perdendo le force, l'Arioso de douleur, et alors, la pédale una corda ne suffirait pas à teinter d'absence la phrase qui s'efface. Il faudrait encore moins de son. » M. S.

Blessures de mémoire (Gallimard, 1980)

L'inconscient parle de l'infantile et du sexuel. L'inconscient de la psychanalyse - de sa pratique, de sa théorie, de son institution - en parle aussi. Mais les analystes, le plus souvent, n'en veulent rien savoir : comme les hystériques, ils souffrent de réminiscences. Leur origine paraît s'être perdue en chemin, tout en se transmettant de bouche à oreille. Il faut donc leur retourner la question de l'enfance et leur demander : « D'où viennent les psychanalystes ? »

À cette question est donnée ici une première réponse : les psychanalystes viennent de la bouche de Freud. C'est une réponse partielle, comme la pulsion, et partielle, comme le parti pris.

Elle parle, elle saigne, elle vomit, elle se tait, elle pense, elle mord, elle écoute, elle mange et tue, rassemble et maudit, la bouche de Freud. Bouche de transfert, qui chante bien des musiques : névrose, psychose, nécrose, narcose.

Il ne s'agit pas ici d'un travail d'historien qui viserait à restituer la psychanalyse in statu nascendi. L'auteur a préféré, fidèle en cela à la méthode analytique, reconstruire, associer, lier entre elles les histoires qui furent tramées entre Freud et les siens. Ainsi se découvrent des « blessures de mémoire », au sens d'une mémoire blessée, mais aussi de blessures où la mémoire prend source.